

Les paradoxes du traducteur

Avant toute autre chose, je désire remercier Annelie, les organisateurs de ce colloque et l'IMEC, de me faire l'honneur d'évoquer mon travail d'introducteur de la littérature de langue suédoise et de clôturer ce colloque par une intervention personnelle. Je n'y suis nullement habitué puisque les honneurs et distinctions qui m'ont été prodigués, et ils ne m'ont pas manqué, à commencer par le plus prestigieux, je les tiens de la Suède – alors que c'est pour la France que j'ai en fait œuvré en lui apportant ces paroles venues d'ailleurs, c'est bien elle que j'ai *enrichie* et non l'inverse. Très honnêtement, je ne crois avoir mérité « ni cet excès d'honneurs ni cette indignité ». Mais la vie n'est pas juste, tant s'en faut. J'ajoute que je viens d'avoir le sentiment d'entendre ma propre *oraison funèbre* – mais mieux vaut l'entendre de son vivant que post mortem, c'est-à-dire pas du tout, n'est-ce pas, et je n'ai pas l'intention de bouder mon plaisir ni ma reconnaissance, surtout en un lieu proche de celui où j'ai passé la partie la plus féconde de ma vie professionnelle, et je désire, pour dresser une sorte de bilan de celle-ci, vous faire part de quelques-unes des idées que la *pratique* de la traduction – je n'ai jamais, grave défaut dans un cas comme le mien, été un théoricien – m'a inspirées et que j'ai regroupées autour de la notion de paradoxe. J'espère que mes collègues en traduction pourront avoir le sentiment que je parle *aussi* en leur nom.

Auparavant, je désire préciser que j'assume pleinement le qualificatif d'*introducteur* utilisé par Annelie. Car il correspond parfaitement à mon ambition la plus profonde et fondamentale. J'oserais presque dire que la traduction n'en a été que le vecteur. C'était le meilleur moyen (plus efficace à mes yeux qu'une thèse, comme l'expérience l'a prouvé) d'introduire auprès du public français des écrivains nordiques qui m'ont enchanté et il est vrai qu'il y en a désormais plusieurs dizaines qui étaient inconnus chez nous avant que je parvienne à faire publier une de leurs œuvres en français. Il a même parfois fallu les *imposer* ou presque, le plus bel exemple étant sans doute celui de Henning Mankell, que je pourrais narrer plus en détail, même si, par un curieux retour des choses, ce n'est pas moi qui ai introduit Björn Larsson et que je l'ai même découvert, ô ironie, en traduction. J'estime d'ailleurs qu'il est plus difficile d'introduire que de traduire – ce qui n'est déjà pas facile. Je suis bien placé pour en parler puisque je me suis fait une spécialité de *worst-sellers* (mon record étant de 29 exemplaires vendus – qui dit mieux, c'est-à-dire pire ?) et que mon unique *best-seller* a été la plus courte de toutes mes traductions (les mauvaises langues diront que c'est parce qu'on n'a pas le temps d'en remarquer les défauts). Mes réussites cachent donc un nombre (cruel) d'échecs. Pour la Suède, je me contenterai de citer les noms de Martin Koch et Torgny Karnstedt, pour la Finlande, d'Ulla-Lena Lundberg et Lars Sund. Sans compter des *œuvres* telles que *Kap Farväl*, de Harry Martinson, le diptyque *Död mans hand-Greppet hårdnar*, de Folke Fridell, ou les grands titres d'Ivar Lo-Johansson, parmi beaucoup d'autres. Il est des réussites qui ne sont que le masque de l'échec. Voilà qui nous amène au véritable sujet de

ma communication. Mais ce paradoxe n'est que le premier d'une longue série, comme je m'en vais vous le conter tout à l'heure – ainsi qu'on le disait jadis.

La traduction me semble en effet être, par nature en quelque sorte, l'une des activités les plus paradoxales que l'être humain puisse être amené à exercer. Car qu'est-ce que traduire, si ce n'est donner à des pensées (mais aussi des rêves, craintes, aspirations, obsessions, etc.) une forme qui n'est pas faite pour cela, puisqu'elles ont été conçues dans un moule linguistique différent – et qui oserait nier que la langue conditionne largement la pensée, certainement pas un traducteur, qui passe l'essentiel de son existence à lutter – rudement et parfois en vain – contre cette triste évidence, si bien illustrée par un certain Ivar Lo-Johansson qui était *så ofransk som möjligt* (ce qui est bien plus facile à dire en suédois, n'est-ce pas, puisque l'intéressé n'était absolument pas « antifrançais » ni « francophobe », comme une mauvaise traduction le suggérerait, mais bien « peu français »). De ce premier paradoxe père (ou mère, grave question à l'époque de la théorie des genres, soyons donc prudent et disons : « paradoxe-valise ») découle une série d'autres, de gros ou de détail, pour emprunter, cette fois, le langage premier de notre époque, celui du commerce – pardon : du *business*, restons franglais. Je ne sais en effet si mes auditeurs s'en sont jamais avisés, mais la traduction est la seule activité artistique (notez que je me situe d'emblée aux antipodes d'une activité à caractère scientifique) dont le praticien ne cherche pas à attirer l'attention. Car quel écrivain ne désire pas être lu, quel musicien, entendu, quel peintre ou sculpteur, vu, etc. ? Le traducteur, lui, œuvre dans l'ombre (le suédois dit encore mieux, comme toujours : *i det tysta*) et pour autre que lui. Ce n'est nullement de l'altruisme, tout au plus une *fatalité* qu'il faut savoir accepter – ou bien renoncer. Car une traduction est réussie dans la mesure ou elle ne se voit pas, ou du moins ne se remarque pas. Et le plus beau compliment qu'on puisse adresser à un traducteur est celui-ci : oh, pardon, je ne me suis pas aperçu de votre existence. Imaginez la tête de l'écrivain, musicien, peintre etc. à qui vous feriez le même « compliment ». Pour le traducteur, l'existence (publique) est synonyme d'échec. C'est pourquoi la mention « brillante traduction » de M ou Mme Untel est ambiguë et contradictoire dans les termes (pour ne pas parler d'une expression profondément débile telle que « traduction définitive de... », le propre d'une traduction étant justement de ne jamais être parfaite et de toujours pouvoir être améliorée y compris par son propre auteur). Être brillant au point de *ne pas* se faire remarquer, c'est cela le grand art et défi du traducteur. Sa récompense, à lui, c'est qu'on loue *l'auteur* qu'il a traduit. Belle école de modestie, donc, même si certains éditeurs (pas tous, loin de là) ont tendance à en profiter pour être un peu trop discrets à son égard.

Je parlais de modestie. Oui, car je crois que si j'avais un conseil à donner à un(e) jeune traducteur (-trice, puisque notre langue ne connaît pas les termes de fonction « unisexe » ni le pronom qui va avec, comme c'est le cas du suédois, toujours en avance dans l'évolution, après avoir été à l'origine du langage – du moins selon Rudbeck), ce serait celui-ci : soyez humble.

Humble devant le texte (et l'être humain qui l'a écrit, par la même occasion) qui vous est confié, humble devant votre propre savoir (dont vous n'allez pas tarder à constater toute la relativité), humble devant votre connaissance de votre propre langue (et là, vous n'allez pas tarder à avoir le vertige). Car tout (la réussite ou l'échec, les insuffisances, les ambiguïtés, les approximations, etc.) se joue dans votre *propre* langue, parfois au prix d'un dilemme comme c'est le cas pour les bilingues authentiques, qui ne sont pas forcément aussi avantagés qu'on le pense parfois. Facile, dirons les naïfs, puisque qu'on la connaît depuis ses « jambes d'enfant » comme disent les Suédois. Ah bon, que celui ou celle qui prétend « connaître parfaitement le français » lève le doigt. Personne ? Il est vrai que c'est impossible, puisqu'il n'a pas été conçu pour cela ! Puisque ce n'est pas une langue mais une série d'exceptions, le plus souvent absurdes (**le gynécée** mais **la virilité**, **bonhomme** mais **bonhomie**...) qui vit encore au XVIIe siècle mais a été *colonisée* par l'anglais – après l'avoir jadis colonisé lui-même, juste retour des choses. Pour ne pas avoir eu le courage de se réformer progressivement comme l'a fait le suédois, notre idiome national est en (bonne) voie d'extinction. Plus exactement, il est probable que notre pays va devenir bilingue et utiliser d'une part une langue cultivée (littéraire, pratiquée par... je dirais 5 % de la population, pour ne pas être accusé de pessimisme démoralisateur) et d'autre part un infâme sabir à base d'anglais incorrect tant sémantiquement que phonétiquement (voir le terme *low cost* sans cesse prononcé comme s'il s'agissait d'un « rivage peu élevé » ou le « DJ » prononcé « didji » alors que c'est soit « didgé » soit déji ») et d'orthographe « texto » (kek cek sa ?), dans lequel il ne restera que les prépositions et les articles, c'est-à-dire les éléments les plus irréductibles de ce fossile qui était jadis la langue de Molière. A qui objecterait que j'exagère, je citerais comme exemples authentiques : être *pushy*, avoir un *look* très *fun* et beaucoup de *background*, une personnalité *border-line*, assister à une *civilianisation* des effectifs (ce qui n'a même pas l'excuse d'être facile à dire, bien au contraire), arrêtons le massacre. J'aurai au moins eu la chance de disparaître avant que ce « *newspeak* » - en français dans le texte, selon la bonne vieille note du traducteur – ne soit enseignée dans les écoles de la République.

Bref, il découle de ce qui vient d'être dit qu'il faut d'abord se méfier... de soi-même. Autre paradoxe, si l'on veut, comme s'il ne suffisait pas de devoir se méfier des autres, de l'auteur, de son texte forcément rempli de chausse-trappes, de l'éditeur (qui a tendance à attribuer au traducteur les insuffisances de... l'auteur, justement), du lecteur etc. Mais force est de constater, hélas, que *lorsque* le traducteur commet une erreur (combien de fois par livres ?), c'est toujours par forfanterie, par excès de confiance en lui-même, parce qu'il a *cru* savoir, parce qu'il ne s'est pas assez méfié, a lu trop vite, conclu trop vite... Est-il quelqu'un qui soit son pire ennemi que le traducteur ? Je suis sûr que non.

Pour qui ne serait pas rassasié de paradoxes, j'en ai encore quelques-uns en réserve. A commencer par celui-ci, petit en apparence mais grand par les conséquences : plus c'est simple,

plus c'est difficile. Eh oui. Qui parmi les traducteurs du suédois ne s'est pas arraché les cheveux devant un *ju*, un *väl*, un *då*, un *jaha*, un *jaså*, un *det var det, det* ! (trois fois le mot *det* sur quatre, record du monde de la tautologie intraduisible), un *som sagt...* Qui n'a pas désespéré devant les plus beaux vers de la langue suédoise : *Det är vackrast när det skymmer ; Nu vänder mor sitt bibelblad ; Nu löser solen sitt blonda hår ;* pour ne pas parler de *Jag är mager om bena* (Nils Ferlin est sans doute le comble de l'horreur, pour le traducteur de poésie suédoise, tellement il est « simple » linguistiquement). Notez bien que je ne parle même pas de ***l'enfer absolu***, à savoir la prose poétique, telle que la pratiquait Harry Martinson, par exemple, mais seulement de cette poésie suédoise si belle *par ses simples mots quotidiens* qu'on ne peut la toucher sans la détruire, comme des ailes du papillon. Le « remède » que je préconise paraîtra sûrement radical, voire cynique : le viol, tout simplement. Comme Lars Forsell a violé Léo Ferré, sur l'un des disques les plus précieux que je possède, pour en faire un poète suédois chanté à s'y méprendre par Sven-Bertil Taube, comble de « dénaturalisation » ! Paradoxe dans le paradoxe, si l'on veut : la fidélité est parfois à trouver dans l'infidélité. Car, plus un écrivain est grand, plus il a tendance à élaborer un langage personnel (Harry Martinson, encore lui, mais à propos de langue suédoise il est difficile d'éviter de le citer sans cesse, est sans doute la preuve la plus manifeste de cette vérité). Dans ces cas et bien d'autres il faut ***oser*** ce que j'appelle la « traduction créatrice », que certains qualifient de trahison (ou de « belle infidèle ») mais qui est la seule façon de rendre justice au texte. Les autres ont trait aux diverses formes de déviance linguistique : argot, jargon professionnel, langage archaïque, métissage linguistique (comme me l'a prouvé pour ma douleur Vilhelm Moberg, cette fois, qui, à la fin de *La Saga des émigrants* fait parler ses personnages dans un mélange de suédois et d'anglais qu'il me fallait tenter de rendre en français), ou encore le patois, car se pose alors non seulement le problème des connaissances du traducteur (qui ne peut quand même pas connaître ***tous*** les langages) dans la langue d'arrivée aussi bien que de départ, mais aussi celui d'un éventuel choix dans l'espace et enfin de la ***lisibilité***.

Autrement dit, la difficulté, pour le traducteur, c'est d'être à la fois soi-même et un autre. Il est dans une situation identique à celle du comédien telle que l'a énoncée Diderot dans son célèbre *Paradoxe sur le comédien*, devant être à la fois proche de son texte (pour bien l'animer) et garder ses distances (pour maintenir sa vigilance en éveil). C'est un peu schizophrène, donc, car il faut fonctionner sur deux pistes *simultanées et parallèles* qui doivent interagir sans se confondre. Le texte doit être le même ***et*** un autre, il faut respecter la voix de l'auteur ***et*** faire entendre la sienne. Il y a à la fois perte (par insuffisance) et gain (ne serait-ce qu'en rectifiant telle ou telle erreur ou inconséquence de l'auteur), tant au niveau du contenu que de l'expression. Proximité ***et*** distance, donc.

Circonstance aggravante, ce qui est le plus difficile à traduire, c'est ce qu'il ***n'y a pas dans le texte***, ce qui n'est pas dit et ne figure qu'entre les lignes. Autrement dit : tout ce qu'il faut

savoir pour comprendre ce qui est dit. Le traducteur le sait (en général !), mais le lecteur... Et comment le lui faire comprendre... sans le dire, justement, puisque l'auteur s'y refuse ? Il peut s'agir d'une réalité matérielle : un objet (*knäckebröd*, quoi qu'on connaisse maintenant le « pain suédois », en France). Dans ce cas il est heureusement possible d'avoir recours à la célèbre note du traducteur (« honte » que j'assume volontiers, pour ma part, au risque d'en abuser). Mais cela devient plus problématique quand il s'agit d'un terme géographique (*ås*), d'un phénomène culturel (*faluröd*, *allemansträtt*, *folkhemmet*) ou, pire encore, d'un trait de mentalité (*längtan*, *grubbla*). Sans parler du phénomène de dérivation auquel excellent les langues germaniques en général et nordiques en particulier, ni des mots composés qu'on y crée à volonté. Il faut alors pas mal d'ingéniosité, saisir toutes les occasions possibles de faire passer des messages subliminaux en profitant par exemple de diverses occurrences d'un mot pour en détailler la palette sémantique. Alors qu'en traduction technique un même mot-source doit *toujours* être traduit par le même mot-cible (sinon la « machine » ne marchera pas !), on peut presque dire que c'est l'inverse en traduction littéraire.

Pour abrégé une longue histoire, comme on dit dans une certaine langue, et porter le paradoxe à son comble, je dirais que c'est un domaine où doit régner un « relativisme absolu ». Qu'entendre par ce diabolique oxymore ? Eh bien qu'en matière de traduction littéraire, il n'y a *jamais* de solution toute faite, telle solution efficace dans un cas pouvant être inenvisageable dans un autre, puisque la traduction est le domaine par excellence du cas par cas, et qu'il faut donc se méfier de notions absolues telles que « sourcisme » et « ciblisme » car, d'un côté, on tombe vite dans le charabia, et de l'autre, dans la réécriture. Tout l'art est donc celui de placer, chaque fois, le curseur au bon endroit entre ces deux extrêmes. Il faut aussi être conscient qu'on ne traduit pas de la même façon en fonction du genre (prose, poésie, théâtre, documentaire, policier...), de l'auteur (par exemple, en ce qui me concerne, ces pôles qu'ont été Stig Dagerman, d'un côté, Ivar Lo-Johansson de l'autre), du livre (cette fois, je peux prendre pour exemple Björn Larsson et trois de ses livres, *Long John Silver*, *La Sagesse de la mer* et *Les poètes morts n'écrivent pas de romans policiers*), de la page (narration, dialogue, description, évocation), de la phrase (noble, vulgaire, snob, ironique...), de l'époque (ancienne ou moderne) mais aussi de *son propre temps* (je ne traduis plus aujourd'hui comme je le faisais jadis et le ferai peut-être demain), du public (lettré, universitaire, populaire...). Et enfin de son vécu : une des expériences les plus utiles qu'il m'a été donné de faire est celle *d'avoir été traduit* (pas pour un roman, rassurez-vous, mais pour mon essai sur le roman prolétarien !). Car j'ai compris ce que j'appelle *la relativité de l'écriture* : je n'aurais pas écrit ce livre de la même façon si je l'avais écrit directement en suédois. Ce dont j'avais déjà eu le sentiment en lisant et traduisant un auteur totalement bilingue comme Karen Blixen (à défaut de Julien Green, chez nous, que je n'ai jamais vraiment eu le temps de lire).

Nous nous retrouvons donc à notre point de départ – signe que je commence à radoter et qu’il convient que j’en termine : l’humilité (pour ne pas répéter le mot « modestie », traumatisme du traducteur oblige). Mais, puisque ceci est mon testament (après l’oraison funèbre, c’est le moment d’en donner lecture, n’est-ce pas ?), je m’en voudrais de ne pas vous livrer une dernière considération. Celle-ci tient en un seul mot : plaisir. Plaisir du texte, comme l’a dit Roland Barthes, mais aussi et surtout – du moins pour moi – plaisir de voire le texte se transformer sous mes yeux. Au risque de passer pour un grand pervers, je confesse y prendre un plaisir *sensuel*. J’irais même plus loin en disant que, pour moi, les deux notions sont inséparable : sans plaisir, pas de bonne traduction. Corolaire inévitable : sans plaisir, c’est l’enfer – tous mes collègues en traduction le savent, pour les plus infortunés d’entre eux c’est même leur pain quotidien, qui peut tourner à une forme pure et simple d’esclavage comme dans ces « pools » de traducteurs qui sont une forme « douce » du camp de concentration. Quitte à ce que ce plaisir soit mâtiné de douleur, voire de souffrances. Car passer d’une langue synthétique à une analytique, d’une musicalité naturelle à une rhétorique parfois verbeuse n’est pas chose facile. Mais c’est lié à ce que j’appelle la « dialectique fondamentale des choses », qu’on peut aussi, plus simplement, qualifier d’avvers et revers de la médaille. On ne peut gagner sur tous les plans : ce qui est facile à traduire ne peut être intéressant et vice-versa. La traduction est une activité frustrante et angoissante (par peur de l’erreur et de ne pas être à la hauteur du texte qui nous été confié et qui est porteur de l’univers mental d’un autre être humain) et pourtant on y revient sans cesse, tel un vice dont on est possédé. A ce propos, ma devise personnelle : *list, last och lust* – ruse, vice et plaisir, mais c’est beaucoup mieux dit en suédois, n’est-ce pas, même aux oreilles des non-initiés à la « langue des dieux et des héros » (belle modestie !), revendique haut et fort cette notion de vice, puisque c’est quelque chose dont, pendant près de quatre décennies, je n’ai pu me passer et qui a donné du sens à ma vie. Peut-être aussi parce que cela nous tire toujours *vers le haut et vers le mieux*. Quoi qu’il en soit, c’aura été pour moi une *aventure* sans cesse renouvelée qui aura considérablement enrichi ma vie et c’est tout le malheur que je souhaite à ceux qui, après m’avoir écouté, sinon entendu, persisteraient à vouloir y consacrer leur existence. Qu’ils se disent que la traduction est un *combat* (pacifique, car il ne peut faire d’autre victime que celui qui le mène) contre le texte, la langue, le monde extérieur et surtout, comme j’espère l’avoir bien fait comprendre, soi-même. C’est pourquoi j’ai envie de leur dire, en disciple de Dagerman que je ne peux éviter d’être : N’ayez pas peur de l’enfer, il peut vous ouvrir la porte du paradis, il est même probable qu’il faille passer par là pour y accéder.

Pour finir, et peut-être ouvrir le débat, laissez-moi enfin vous livrer deux idées un peu provocatrices : la traduction, c’est comme... le jardinage (CQFD !), ou encore qu’il faut pour la pratiquer posséder la patience de l’ange et... la ruse du Sioux (hybride digne de Frankenstein s’il en est).

Tack för ordet – ce qui ne peut se traduire autrement que par : je vous remercie d’avoir eu la patience de m’écouter (comme quoi le suédois peut être aussi concis que le turc version Molière).

Philippe Bouquet